

HISTORIQUE
DES
TRADUCTIONS
FRANCE-
ALLEMAGNE

NICOLE THIERS

Vues sous l'angle de la traduction littéraire, les relations entre la France et l'Allemagne au fil des siècles sont loin de refléter une parfaite symétrie : qu'il s'agisse de la vision du traduire ou des sortes d'œuvres qui ont intéressé – ou intéressent – chacun des deux pays, venant de l'autre, les différences sont multiples.

Cet article tente de donner un aperçu de ces évolutions sans toutefois prétendre à l'exhaustivité... un tel thème mériterait un livre à lui seul.

Les visions du traduire, de part et d'autre du Rhin

En France, les premières théories de la traduction apparaissent dès le XIV^e siècle et concernent essentiellement les traductions du latin ; Charles V dit le Sage lance « un programme de traduction assorti de recommandations spécifiques concernant la lisibilité du texte d'arrivée », visant à privilégier la clarté et l'élégance.

La Renaissance connaîtra les enrichissements par emprunts et néologismes. En 1549, Du Bellay invite les traducteurs à « élever et à enrichir la langue française » en s'appropriant la manière, le style des auteurs, en recourant éventuellement aux développements, à l'amplification qui fait partie du « beau style » et doit éclaircir le texte, en particulier s'il s'adresse aux « simples gens ». La Renaissance coïncide d'ailleurs avec un accroissement de la masse des textes traduits (lié, entre autres, à l'humanisme et à la redécouverte de l'Antiquité, à l'invention de l'imprimerie et aux controverses liées à la Réforme). L'influence de certains théoriciens de la traduction irradie

dans toute l'Europe. En Italie, en Angleterre, est évoqué le problème de la fidélité et celui de la liberté.

Le cas de l'Allemagne est particulier en ce que la formation de la langue allemande s'est faite par le biais d'une traduction : celle de la Bible par Luther ; au XVI^e siècle, celui-ci a écarté le latin, medium officiel de l'Église de Rome, pour être au plus près du peuple qui lirait la Bible. À ses nombreux contempteurs, Luther enverra son célèbre *Sendbrief vom Dolmetschen* (Épître sur la traduction) : « Ce n'est pas aux mots de la langue latine que l'on doit demander comment il faut parler allemand, comme le font ces ânes ; mais c'est à la mère dans son foyer, aux enfants dans les rues, à l'homme du commun sur la place du marché qu'il faut le demander en lisant sur leurs lèvres comment ils parlent, et c'est d'après cela qu'il faut traduire, car ainsi ils comprendront et se rendront compte qu'on leur parle allemand. » Au siècle suivant, en revanche, Martin Opitz (1597-1639), dans son *Büchlein von der deutschen Poeterey*, appelle de ses vœux la formation d'une nouvelle langue littéraire allemande qui refuserait tout apport dialectal... et se fonderait sur des traductions, dans le but de démontrer que l'allemand convient, tout autant que le grec, le latin ou n'importe quelle langue vulgaire moderne, à l'expression des idées les plus élevées.

Néanmoins, « aucune traduction d'une œuvre et d'une langue étrangères, après Luther, ne pourra être faite sans une quelconque référence à sa traduction de la Bible, fût-ce pour s'écarter de ses principes et tenter de les dépasser ». Position qui « suggère en outre que la formation et le développement d'une culture propre et nationale peuvent et doivent passer par la traduction, c'est-à-dire par un rapport intensif et délibéré à l'étranger » (A. Berman).

Ce même Berman va s'intéresser de près aux romantiques allemands, car ce sont eux qui ont analysé avec le plus d'acuité le rapport d'une culture aux traductions, à la traduction : « En dehors des Romains », écrit Novalis (1772-1801), « nous sommes la seule nation qui ait vécu de façon aussi irrépressible l'impulsion (*Trieb*) de la traduction, et qui lui soit aussi infiniment redevable de culture (*Bildung*) ».

Au XVIII^e siècle, la théorie allemande de la traduction se construit *contre* les traductions « à la française », que Wilhelm August Schlegel (1767-1845) critique en ces termes : « C'est comme si [les Fran-

çais] désiraient que chaque étranger, chez eux, doive se conduire et s'habiller d'après leurs mœurs, ce qui entraîne qu'ils ne connaissent à proprement parler jamais d'étranger ».

À l'époque, la culture française connaît une position dominante et n'a pas besoin de passer par l'étranger pour affirmer son identité. En revanche, la langue allemande « manque de "culture" et pour l'acquérir, elle doit passer par un certain élargissement (*Erweiterung*), lequel présuppose des traductions marquées par la fidélité » (Berman). C'est la ligne générale chez Herder, Leibniz et d'autres. Fidélité aussi bien au contenu qu'à la forme.

Ce qui préoccupe les philosophes, les poètes, les grammairiens de l'époque, dans cette confrontation à l'étranger, est le double risque qu'elle implique : de s'y dissoudre, d'y perdre le propre, ou de trahir l'expérience même de l'étrangeté en transformant l'étranger « en pur prétexte d'enrichissement du propre ».

À la fin du XVIII^e siècle, la culture allemande et la conception que s'en font les Allemands sont donc profondément liées à la traduction en tant qu'expérience : l'étranger ayant une fonction médiatrice, la traduction peut devenir l'un des agents de la *Bildung*. C'est ainsi, note George Steiner, que « Shakespeare, Le Tasse, Calderon, l'Arioste sont parvenus à la conscience allemande, en faisant de ces "étrangers germanisés" (*eingedeutsche Fremde*) des agents essentiels à l'éveil linguistique et littéraire de l'Allemagne ».

La position de Goethe, plus proche des classiques que des romantiques, est influencée par le fait qu'il a lui-même traduit et été traduit de son vivant. Pour lui, une œuvre a besoin d'être traduite : la traduction place l'œuvre dans un miroir qui la « régénère », la « vivifie », et cet effet en retour de la traduction sur l'œuvre traduite est pour elle capitale. Le point de vue de Novalis et des romantiques allemands, qui annonce celui de Benjamin, diffère de celui de Goethe. Pour eux, tout est langage (langage des fleurs, de la musique, etc.), mais le sens du monde est perdu : la tâche de la poésie va être de rapprocher le langage humain du langage universel et, pour cela, elle devra créer une *Kunstsprache*, une « langue artificielle » : August Wilhelm Schlegel, à la fois traducteur, critique et poète, exprime l'idée que plus un texte est poétique, plus il est traduisible en vertu de la transmissibilité des formes créées par la *Kunstsprache*. Du même

coup, va s'inverser l'opinion courante voulant que la traduction, en déracinant une œuvre, lui fait subir une perte, qu'elle est une trahison par rapport à elle : « Le double mouvement qui caractérise le texte romantique, rendre le proche lointain et le lointain proche, est effectivement la visée de la traduction : dans le texte traduit, l'étranger est certes rendu proche, mais aussi bien, le proche (la langue maternelle du traducteur) est comme distancié et rendu étranger » (G. Steiner). La fascination des romantiques pour la traduction ne concerne pas « le rapport des langues entre elles, mais ce qui, dans toute traduction, concerne la mise à mort du langage naturel et l'envol de l'œuvre vers un langage stellaire qui serait son pur langage absolu ». Cette « positivité poétique » de la traduction sera énoncée avec plus de force encore par Walter Benjamin.

La figure de Hölderlin domine le XIX^e siècle allemand dans l'histoire de la traduction : « Ses traductions [...] sont l'exemple le plus violent et le plus délibérément poussé de pénétration et d'annexion herméneutiques qu'on connaisse. [...] Aux yeux de Hölderlin, le mot, pour peu qu'on le presse, laisse deviner une présence peut-être passée inaperçue jusque-là. C'est pourquoi plus il est difficile et opaque, plus son potentiel de révélation est élevé [...] ». Cette vision d'une traduction capable de dévoilement implique que le traducteur a sur l'original un point de vue diachronique : il lui faut révéler des modifications qui « figurent à l'état latent dans l'original », mais que « lui seul est capable de [...] voir » : G. Steiner émet l'idée que « ce privilège visionnaire est marqué du coin de la folie ». Parmi les écrits théoriques parus au XIX^e siècle sur la traduction, ceux de Wilhelm von Humboldt, de Goethe, de Schleiermacher [l'un des premiers, dans son mémoire *Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersetzens* (Des différentes méthodes du traduire) présenté en 1813, à aborder le thème des sourciers et des ciblistes – sans évidemment recourir à ces termes], s'opposent aux prises de position de la « lignée bourgeoise », pour laquelle il s'agit moins d'être fidèle que d'être allemand.

Selon Steiner, c'est de Hölderlin que, au XX^e siècle, Benjamin « tire dans une large mesure sa théorie du “logos” et de la traduction », qu'il exposera dans son célèbre article sur « La tâche du traducteur » – étant entendu que les textes dont il parle contiennent

une visée universelle (la Bible par exemple) ; la traduction suppléerait alors à un « manque », ferait apparaître une « face cachée de l'œuvre », un « revers du texte ».

En France, ses idées seront reprises par un Maurice Blanchot, pour lequel « [le traducteur] fait croître les langues en direction de ce langage ultime, attesté déjà dans chaque langue présente, en ce qu'elle recèle d'avenir et dont la traduction se saisit. » Henri Meschonnic rejoindra Benjamin lorsque ce dernier évoque « la littéralité dans la transposition de la syntaxe » pour, « dans un mouvement d'amour et jusque dans le détail, faire passer dans sa propre langue le mode de visée de l'original » – aucune traduction ne serait possible « si elle s'efforçait à la ressemblance de l'original ».

Vers la fin du XX^e siècle, Jean-Louis Schlegel reprend de façon rhétorique l'idée linguistique, « développée depuis Humboldt, d'une vision du monde “découpée” par chaque langue – donc d'une sorte de prédétermination de la langue sur la “pensée” ». Il souligne le fait que l'on « ne peut manquer d'être frappé par la congruence entre la langue allemande et la philosophie, du moins la philosophie depuis, précisément, ce qu'on appelle l'idéalisme allemand, le “tournant de 1800” (Kant inclus). C'est un fait que de très grandes philosophies *universelles* – celles de la modernité en général – ont été conçues et écrites depuis deux siècles par des Allemands ». Selon J.-L. Schlegel, c'est en allemand, plus qu'en toute autre langue, qu'on a interrogé le langage, « réévalué les rapports entre forme et contenu, entre signifiant et signifié, entre la “chair” des mots et la “chair” du monde, et, plus généralement, les rapports de l'homme au langage. On peut même dire qu'avec Heidegger, mais aussi dans la philosophie analytique, la philosophie herméneutique et maintenant chez Habermas, le “tournant linguistique de la philosophie” s'est accentué au point que le philosophe fait du langage l'élément central de son investigation ». Heidegger s'inscrit « dans une tradition de rupture langagière et dans une époque où l'or des mots semble remplacer l'enchantement de la nature, où la gangue risée du signifiant, les “jeux” de mots, leur “déconstruction” éventuelle ouvrent des horizons neufs et donnent lieu à des révélations primordiales inédites ou oubliées ». La traduction dès lors ne peut « se contenter d'une théorie rationaliste [...] inspirée de la linguistique générale contem-

poraine, si affinée soit-elle. Elle se trouve effectivement devant une aporie ou une contradiction qui est liée au contenu même de ces philosophies : d'une part, la singularité s'affiche dans l'arbitraire même de la "création" langagière, d'autre part, l'universalité de la communication reste bel et bien revendiquée et postulée ». D'un côté, on dit qu'on veut et qu'on peut traduire, de l'autre, que chaque mot d'une langue porte en lui une charge secrète, magique, qu'un auteur peut lui-même inventer ses propres mots : c'est d'après Schlegel ce que fait Heidegger en forgeant intentionnellement un « idiolecte » qu'il prétend impossible à traduire – position « inacceptable pour le traducteur », estime Schlegel, qui part du postulat que tout doit être traduisible. Sa réflexion sur la possibilité de tout traduire, qui concerne avant tout la traduction de la philosophie allemande, s'articule toutefois autour d'un certain nombre de recommandations pour y parvenir.

Sur les deux rives du Rhin, la question de développer une ou des théories de la traduction revient sans cesse et fait l'objet de débats houleux auxquels prennent part aussi bien des traducteurs que des intellectuels issus de disciplines aussi diverses que la philosophie, la psychanalyse, la linguistique ou l'anthropologie ; c'est sans doute à partir de ces réflexions transversales sur la traduction que vont pouvoir s'élaborer des formations à la traduction littéraire : après les premières écoles de traduction et d'interprétariat des années 1940, apparaissent dans les années 1980 dans des universités françaises et allemandes des cursus de formation dédiés à la traduction littéraire, qui se sont multipliés depuis, tout comme diverses formations binationales (Ateliers de Straelen, ViceVersa, Programme Goldschmidt¹) – éliminant de la vision du traduire les spécificités nationales du passé telles qu'exposées ci-dessus.

Comme la littérature elle-même, la traduction littéraire peut néanmoins se voir imposer une ligne par le pouvoir politique : c'est ainsi que, après la guerre de 1939-1945, la République démocratique allemande fait de la traduction un instrument de propagande politique dont on peut mesurer le potentiel à des articles comme « *Der sozia-*

¹ Voir l'historique de ces ateliers et de ce programme dans l'interview de Barbara Fontaine, dans ce même numéro de *TransLittérature*.

listische Dolmetscher – ein würdiger Repräsentant unserer Deutschen Demokratischen Republik » (Le traducteur socialiste – un digne représentant de notre République démocratique allemande) (1962) et à des thèmes de congrès tels que *Der sozialistische Dolmetscher, ein Propagandist des Marxismus-Leninismus* (Le traducteur socialiste, un propagandiste du marxisme-léninisme).

Plus récente, et très éloignée de cette vision de la traduction-propagande, une idée généreuse de la traduction, baptisée « traduction transparente » a été développée par un grand traducteur allemand, Elmar Tophoven, auquel un hommage était rendu dans le n° 10 de *TransLittérature*, où Antoine Berman le présente comme le « promoteur d'une manière nouvelle de pratiquer la traduction, à la fois plus rigoureuse, plus moderne et plus généreuse. [...] Au traducteur "traditionnel", solipsiste et intuitif, Tophoven oppose l'idéal (par lui déjà incarné) d'un traducteur "généreux", soucieux de transmettre son savoir, et systématique dans son agir ». (Cette générosité se manifeste également dans la création par Tophoven du premier collège de traducteurs, à Straelen ; voir son article dans la rubrique « Pionniers » de ce même numéro de *TransLittérature*.)

Quels auteurs, quels ouvrages, quels genres littéraires de France ou d'Allemagne ont-ils passé la frontière vers l'autre pays ? Y a-t-il des genres littéraires d'un pays qui sont largement traduits et lus par l'autre pays ?

Ce que les Allemands traduisent du français

On trouve quelques traductions du français vers l'allemand dès le XIV^e siècle : traduction en 36 000 vers du *Parzival* de Chrétien de Troyes ; au XV^e, de *Lancelot*. Mais dès la fin du XV^e siècle, l'avènement de l'humanisme remet le latin au premier plan ; les traductions du français sont exceptionnelles, les érudits écrivent en latin. C'est « en antithèse de cet esprit chrétien et clérical [que] vient se placer la version allemande du *Gargantua* de Rabelais par Johann Fischart (1545-1590). Cette traduction, qui paraît en 1575, est devenue célèbre surtout par son édition de 1582, qui porte un titre révélateur du style de son auteur : *Affentheurlich naupengeheurlichen Geschicht-Klitterung von*

Thaten und Rhaten der vor kurtzen langen unnd je weilen Vollenwolbeschreiten Helden und Herren Grandgoschier Gorgellantua, etc., etc. Le libellé complet ne compte pas moins de vingt-quatre lignes ! Fischart, principal publiciste protestant au temps de la Contre-Réforme, est un satirique. « Il commence par rendre son modèle avec fidélité et vigueur, puis oublie qu'il traduit et se livre à une véritable débauche verbale en ajoutant beaucoup de son cru. » (H. Van Hoof)

Au XVII^e siècle, Opitz et ses contemporains traduisent des pastorales et des histoires d'amour françaises, mais aussi des œuvres plus spirituelles ou des pièces de théâtre (Corneille, Molière), dans le but de « créer des œuvres allemandes ».

Avec l'avènement des Lumières au XVIII^e siècle, dans le but de rendre accessibles au peuple des connaissances réservées jusque-là aux savants, on traduit en allemand du latin... et du français, la France, sous Frédéric le Grand, apparaissant comme la patrie des Lumières. Puis le classicisme remet à l'honneur l'Antiquité gréco-latine. La volonté de faire émerger une culture allemande puise aussi dans le « grand siècle français » – Gottsched, qui traduit Corneille, Racine, Molière et Voltaire, allant jusqu'à vouloir « réformer le théâtre allemand pour le plier à la règle française des trois unités » ; Lessing cherche à renouveler le répertoire allemand en traduisant Shakespeare, mais aussi Diderot, d'autres traduisent Marivaux, ou traduisent et imitent les contes moraux et philosophiques créés par Voltaire. Rousseau, Montesquieu, Montaigne sont traduits vers le milieu du XVIII^e siècle – une avalanche de traductions, donc, dont certaines sont critiquées pour leur manque de qualité ; les frères Schlegel, Goethe, Wieland, Herder, Schiller traduisent certes les anciens, mais aussi de l'anglais et du français.

Au XIX^e siècle, la traduction suit d'assez près les mouvements littéraires et l'évolution politique et sociale, et les traductions doivent s'adapter à la langue vernaculaire afin d'être intelligibles pour le bon sens bourgeois ; on retraduit Molière et on traduit, entre autres, en poésie Lamartine, Hugo et Musset, et des romans de Chateaubriand, George Sand, Balzac, Mérimée, Flaubert, Maupassant, Benjamin Constant, Jules Verne...

Au XX^e siècle, les traductions, essentiellement réalisées par des écrivains jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, le seront ensuite par

des traducteurs de profession. Dans le premier tiers du siècle, on verra ainsi Rilke traduire Gide, Valéry, Verlaine et Mallarmé ; Hugo Von Hofmannsthal traduire Jules Renard ; W. Benjamin et Stefan George traduire Baudelaire, Verlaine et Rimbaud. Après 1945, l'attrait qu'exercent encore les maîtres du passé se double de la curiosité pour les auteurs inconnus. On retraduit ainsi, entre autres, La Fontaine, Dumas, Balzac, Zola, Hugo, Flaubert, Maupassant, Gide, Proust, Colette ; et l'on découvre Apollinaire, Bosco, Aragon, Kessel, Sartre et Beauvoir, Yourcenar, Genet, Queneau, Perec, Camus, Vian, Sagan, Le Clézio, Modiano, etc. Installé à Paris, Elmar Tophoven s'impose comme le grand spécialiste du Nouveau Roman avec ses traductions d'A. Robbe-Grillet, de Cl. Simon, de N. Sarraute ; il est aussi « le » grand traducteur de Beckett. Il semblerait que l'Allemagne ne se différencie pas tellement dans ses traductions du français du reste de l'Europe. C'est toutefois en Allemagne que certains auteurs ont été le plus traduits, tels Cioran, Julien Green, Ionesco, Modiano, Robert Merle, Elie Wiesel et, pour les sciences humaines, Derrida. La poésie française du XVI^e siècle est également remise à l'honneur en Allemagne, et Paul Celan traduit Rimbaud, Cocteau, Char... ; des poètes tels que Michaux, Prévert ou Éluard sont également traduits. Côté théâtre, ce sont toutes les époques du théâtre français qui se retrouvent en traduction : Corneille, Racine, Molière, Jarry, Claudel, Anouilh, Sartre..., mais aussi des pièces relevant de la comédie de boulevard, telles celles de Sacha Guitry. Tophoven adapte Beckett ; Eugen Helmlé, Perec ; Helmut Scheffel, Armand Gatti.

Si l'on se demande aujourd'hui – comme l'a fait la Maison Heinrich Heine à Paris en posant la question à Michael Krüger (auteur, poète, traducteur et ancien éditeur) le 29 mars dernier – : « Quel avenir pour la littérature française en Allemagne ? », on aura une vision mitigée. Krüger revient sur l'importance qu'ont eue pour l'Allemagne des auteurs comme Sartre et Camus ou des « outsiders » comme Yourcenar, Perec, Roubaud ou Queneau ; sur les révélations qu'ont été pour son pays, en poésie, Char, Ponge, Michaux, Bonnefoy et Jaccottet ; sur l'expérience profonde qu'a procurée le théâtre de l'absurde d'Adamov, de Ionesco et surtout de Beckett ; sur le rôle important qu'a joué la philosophie de Bataille, Leyris, Bachelard, et surtout Foucault. Toute cette littérature, selon lui, portait une exigence

morale qu'il ne retrouve plus aujourd'hui – elle n'a pas été remplacée par l'attitude provocatrice d'un Houellebecq (qui a un gros succès en Allemagne : 4^e meilleure vente de la catégorie fiction) ; *Boussole* de Mathias Enard, très apprécié également, serait pour lui le modèle du bon roman historique, Pierre Michon est l'un de ses auteurs préférés... mais il faudrait selon lui traduire les livres plus rapidement pour mettre à jour les idées sur la société en Europe.

Ce que les Français traduisent de l'allemand

La langue allemande ne s'étant fixée qu'au XVI^e siècle avec Luther, la littérature antique et les littératures anglaise et française ont influencé la littérature allemande pendant plusieurs siècles. Aussi les traductions de l'allemand vers le français ont-elles dû attendre la constitution d'un véritable corpus littéraire allemand ; ce n'est qu'au XVIII^e siècle que des figures d'envergure apparaissent sur la scène allemande : Klopstock, Lessing, Wieland, Herder, Goethe et Schiller, dont le *Guillaume Tell* suscite des imitations chez des auteurs tels que Hugo, Musset ou Mérimée. Goethe acquiert rapidement la célébrité avec son *Faust*, qui est représenté sur les scènes parisiennes et illustré par des peintres (Delacroix) et des musiciens, après que son *Werther*, traduit en français en 1776/1777 et immédiatement considéré comme une œuvre clé de la littérature allemande, aura paru sous quinze traductions différentes – et de nombreuses imitations, dont *Delphine* de Mme de Staël ou *Adolphe* de Benjamin Constant.

Vers 1830, des intellectuels allemands viennent à Paris et publient des récits destinés à éclairer leurs compatriotes sur la modernité française ; parmi eux, Heinrich Heine jouera un rôle de médiateur entre les deux cultures.

Au XX^e siècle, les Français traduisent relativement peu d'auteurs allemands du passé. Prix Nobel de littérature en 1929, Thomas Mann figure parmi les romanciers allemands les plus traduits. Son roman *La Mort à Venise* existe en plusieurs versions françaises, entre autres celle de Philippe Jaccottet (qui obtiendra en 1966 le Prix de la Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung pour l'ensemble de ses traductions de l'allemand) et, récemment, la nouvelle traduction par

Claire de Oliveira de *La Montagne magique* a suscité de nombreuses réactions. Parmi les écrivains allemands du XX^e siècle dont plusieurs œuvres ont été traduites en français, on peut citer Hans Magnus Enzensberger, Heinrich Böll, Luise Rinser et Alfred Andersch (opposants au régime nazi), Siegfried Lenz, Peter Härtling, Patrick Süskind, Günter Grass, Karin Reschke, ainsi que Rainer Maria Rilke pour la poésie, Botho Strauss, Bertolt Brecht et Heiner Müller pour le théâtre. Les plus grands succès de la littérature allemande en France : *Le Parfum* de Patrick Süskind, *Le liseur* de Bernard Schlink ; en sciences humaines, Habermas, Adorno, Benjamin se vendent bien.

Le cas des auteurs originaires de l'ex République démocratique allemande (RDA) est particulier ; dans les années 1960, l'intérêt des Français pour la littérature de RDA reste très limité, à l'exception de quelques auteurs comme Christa Wolf, Heiner Müller ou Bertolt Brecht. Les éditeurs s'y intéressent davantage vers la fin des années 1970, mais c'est généralement pour des auteurs considérés comme dissidents ou ayant quitté la RDA ; plusieurs livres de Wolf Biermann sont ainsi publiés, alors qu'aucun livre de Christa Wolf ne paraît entre 1972 (où *Christa T.*, traduit par Marie-Simone Rollin, était sorti au Seuil) et 1981 (où *Aucun lieu – Nulle part*, traduit par Alain Lance, paraissait chez Hachette). Dans les années 80, paraissent des traductions de Stefan Hermlin, Franz Fühmann et Christoph Hein – alors que les livres de Stefan Heym, rentré des États-Unis en RDA, ne sont plus traduits. En réalité, les éditeurs de RFA jouaient un rôle de filtre envers les maisons françaises, sélectionnant un certain type d'auteurs et en délaissant d'autres. (Durant la même décennie, en revanche, de nombreux auteurs français ont été traduits et publiés en RDA : R. Merle, P. Modiano, Cl. Simon, M. Tournier, N. Sarraute, J. Genêt...). L'accès à des textes originaux de RDA restait réservé à un petit cercle de spécialistes ; en même temps, la littérature de RDA faisait l'objet d'un nombre croissant de mémoires de DEA ou de thèses : la RDA représentait pour une partie des germanophones français une utopie, l'envers de la RFA – et la RDA offrait des bourses pour soutenir ces travaux. Un centre de documentation sur la RDA avait été créé à l'université Paris 8 par Jean Mortier, qui écrit en 1999 au sujet de la position des intellectuels français à l'égard des écrivains de RDA engagés et critiques envers leur pays : « Faute d'une presse idoine, on consi-

dérait que ces auteurs se faisaient l'écho de l'opinion publique, qu'ils étaient la conscience vivante de la société, et, pour les plus connus d'entre eux, des maîtres à penser de cette société. Bref, nous avons surestimé leur potentiel critique, comme d'ailleurs ceux qui étaient au pouvoir ». Tout cela explique probablement, du moins en partie, que cette littérature reste encore peu connue en France.

Côté chiffres, si le plus gros acheteur de droits de traduction allemands depuis au moins 2011 est la Chine, la France a toujours fait partie des 10 plus gros acheteurs ; pour ces cinq dernières années, elle oscille entre la 2^e place du classement (en 2014) et la 8^e place (en 2011).

Selon une librairie allemande à Paris, les auteurs allemands qui se vendent le mieux actuellement restent Hermann Hesse et Thomas Mann, ainsi qu'Edgar Hilsenrath ; mais, selon elle, il n'y aurait jamais de bestsellers allemands en France. Dans une autre librairie allemande, on souligne le peu d'attractivité que représente la littérature allemande pour la majorité des Français – la librairie en exclut, parce que ne relevant pas de la *Belletristik*, le phénoménal succès (en France, le tirage a atteint un demi-million d'exemplaires) du livre de Giulia Enders, *Le Charme discret de l'intestin* (traduit par Isabelle Liber, chez Actes Sud) ou encore *La Vie secrète des arbres* de Peter Wohlleben (traduit par Corinne Tresca, paru aux Arènes). Enfin, si l'on recherche les auteurs allemands présents avec plus de deux ouvrages dans le rayon « Allemagne » d'une grande librairie parisienne, on y trouve effectivement H. Hesse, Th. Mann et E. Hilsenrath, mais aussi Th. Fontane, G. Grass, H.-M. Enzensberger, A. Döblin, E. Canetti, H. Böll, B. Schlink, H. Fallada et A. Geiger.

Des échanges en déclin en dépit d'aides et de soutiens

Les cessions de droits entre France et Allemagne ont tendance à diminuer depuis plusieurs années, et présentent un déséquilibre : les Allemands traduisent plus de titres français que les Français de titres allemands – à l'exception de l'éditeur Suhrkamp, qui vend plus qu'il n'achète grâce à ses auteurs, notamment ceux du fonds, Hesse, Brecht, Enzensberger...

Côté Allemagne, la diminution des titres traduits du français (-27%

en 2015) est davantage le reflet d'une baisse générale de la production éditoriale depuis 2011 que le miroir d'un manque d'intérêt pour les traductions – l'Allemagne étant néanmoins le 3^e pays acheteur de droits aux Français pour l'année 2015. Depuis plusieurs années, l'anglais est la langue la plus traduite (6 031 titres en 2015, soit 63,8% du nombre total de traductions), loin devant le français : si, dans les années cinquante, 20% des traductions étaient faites à partir du français, le pourcentage est tombé à 12% en 2015, soit 1131 titres. Parmi ces 1131 titres, seulement 295 sont des titres de littérature (dont une grande part de bandes dessinées et de livres relevant du secteur jeunesse) et de sciences humaines et sociales. Cela dit, les chiffres regroupés sous la catégorie « non-fiction » sont assez difficiles à interpréter, car on y trouve des livres de natures très variées (essais, témoignages, biographies, etc.), sur des sujets tout aussi hétéroclites (de la philosophie à la technique en passant par l'histoire ou la politique). Les ouvrages de sciences humaines et sociales destinés à un public initié sont classés dans des catégories à part, qui incluent aussi le droit, l'art et la musique, sous la dénomination « SHS spécialisées ». Les domaines dans lesquels on trouve la plus grande part de ces traductions sont la psychologie (14% de toutes les nouveautés en 2015), la philosophie (11%) et la religion (10,6%).

En 2015, avec 306 acquisitions, soit 4,1% des droits cédés par les éditeurs allemands cette année-là, la France occupait la 7^e place des pays les plus acquéreurs de livres allemands. La plupart de ces acquisitions concernent des ouvrages de littérature générale (98 titres) et de jeunesse (87) ; les guides pratiques (62 titres) occupent la troisième place.

Comment expliquer ce déclin ? Ni par un manque d'intérêt, ni par un défaut de communication, encore moins par l'absence de programmes d'aides et de subventions. Celles-ci sont diverses et plus ou moins conséquentes.

Les aides financières à la traduction et à l'acquisition des droits sont nombreuses. Le Programme Rilke, à destination des éditeurs allemands, contribue à aider la publication d'ouvrages littéraires, philosophiques et de sciences humaines et sociales écrits en français ; pour l'année 2015, 25 ouvrages français ont bénéficié de ce pro-

gramme. L'Institut français a un programme d'aide à l'acquisition de droits destiné aux éditeurs allemands ; en 2015, 25 ouvrages français en ont bénéficié. Le Centre National du livre décline des aides à destination des auteurs, des traducteurs, des éditeurs, des libraires et des bibliothécaires ; en ce qui concerne les traductions, les aides sont affectées à la traduction d'ouvrages étrangers en français (intraduction) et à la traduction d'ouvrages français en langues étrangères (extraduction). En 2015, 19 œuvres ont bénéficié d'une aide à la traduction de l'allemand vers le français ; pour la même année, 10 œuvres françaises traduites par un éditeur allemand ont bénéficié d'une aide à l'extraduction. Le Goethe-Institut propose des aides visant à promouvoir les traductions et à soutenir les éditeurs étrangers dans la traduction de la littérature germanophone ; 254 aides ont ainsi été distribuées en 2015, dont 18 pour des traductions de l'allemand vers le français. Le programme *Theater Transfer* est un programme d'aide à la traduction de textes de théâtre contemporain (qui a pris la forme depuis 2015 d'un atelier franco-allemand d'une semaine). Le Programme franco-allemand de traduction est une aide à la traduction d'ouvrages allemands en sciences humaines et sociales, auquel participent, en plus de l'Institut Goethe, l'École des hautes études en sciences sociales, la Fondation Maison des sciences de l'homme et le Deutscher Akademischer Austauschdienst.

Plusieurs programmes binationaux renforcent également les liens entre les deux pays pour ce qui est de la traduction mutuelle : le programme Goldschmidt dont il a déjà été question, celui de la Bosch Stiftung. Par ailleurs, l'Institut français en Allemagne (et plus particulièrement son Bureau du Livre) organise des débats, conférences, festivals, salons, signatures ou encore des tournées d'écrivains et de traducteurs, au sein de son réseau d'antennes en Allemagne, afin de faire découvrir au public allemand la création éditoriale française et francophone. En France, le Goethe-Institut, présent dans plusieurs villes, propose des manifestations similaires pour présenter des auteurs et artistes allemands. Il faudrait également mentionner le fait que les deux premiers collèges de traducteurs littéraires créés en Europe ont été celui de Straelen en Allemagne en 1978 et celui d'Arles en France en 1987, et qu'ils ont été les moteurs de multiples collaborations franco-allemandes.

Un autre élément qui pèse dans les décisions de traduire un livre est l'attribution d'un prix littéraire. Les Allemands traduisent tous les Goncourt, beaucoup de prix Renaudot et quelques prix Femina, tandis que les Français surveillent le Deutscher Buchpreis (prix du livre allemand) – un équivalent du prix Goncourt – et le Friedenspreis des Deutschen Buchhandels (prix de la paix des libraires allemands), tous deux décernés à Francfort par le Börsenverein, ainsi que les prix décernés à Leipzig dans les catégories littérature, essais et traduction. Il existe même quelques prix littéraires spécifiques France-Allemagne : le Prix franco-allemand de la traduction – Prix Eugen Helmlé, créé en 2005, récompense la qualité littéraire d'un traducteur, du français vers l'allemand puis de l'allemand au français l'année suivante (doté d'un montant de 10 000 euros pour le lauréat) ; le Prix franco-allemand Franz Hessel, créé en 2010, consacre une œuvre de littérature contemporaine d'un auteur francophone et celle d'un auteur germanophone ; le plus souvent, ces auteurs sont encore méconnus et pas encore traduits dans le pays voisin. Le prix est doté d'un montant de 10 000 euros pour chaque lauréat, ainsi que d'une invitation à une résidence d'auteurs à Genshagen ; le Prix franco-allemand pour la littérature jeunesse, créé en 2013, récompense chaque année une œuvre de la littérature jeunesse d'un auteur français et celle d'un auteur allemand par un prix doté d'un montant de 8 000 euros pour chaque lauréat.

Pour expliquer le déclin des traductions entre France et Allemagne, certains éditeurs donnent des bribes d'explication. Du côté allemand, on émet plusieurs critiques sur le monde éditorial français : rotation trop rapide de nouveaux auteurs, course aux prix littéraires, premiers romans trop minces pour avoir une portée universelle, goût pour les modèles américains ; seule exception : les sciences humaines avec la philosophie existentialiste, le néomarxisme althussérien, le structuralisme, le post-structuralisme, la Nouvelle histoire... et Michel Foucault. « La force de l'édition française réside dans les essais, le commentaire politique, dans la tentative de décrire l'état du monde présent », commente un éditeur allemand. Côté français, le public « littéraire » trouverait la littérature allemande moins intéressante, parce qu'elle aurait trouvé ses

modèles dans la littérature anglo-saxonne d'après-guerre. Autre handicap, le manque d'intérêt des éditeurs français pour la littérature allemande empêche la réciprocité...

Il faudrait encore ajouter pour tenter d'expliquer ce déclin la politique du moindre risque pour les éditeurs et, disent certains, des stratégies éditoriales peu efficaces, l'évolution des rapports franco-allemands au sens large, le manque de curiosité des éditeurs, surtout du côté français, ainsi que le déclin de l'apprentissage de la langue (et donc de la culture) – du français en Allemagne, de l'allemand en France, et enfin les difficultés de diffusion (librairies, bibliothèques).

Cela dit, la nouvelle génération d'auteurs écrivant en allemand sans que l'allemand soit leur langue maternelle (*cf.* dans ce même numéro de *TransLittérature* l'article de Catherine Weinzorn) et, du côté français, l'intérêt croissant pour les auteurs de la francophonie hors Hexagone sont peut-être en train de modifier la donne du marché de l'édition ?

BIBLIOGRAPHIE

Michel Ballard, *De Cicéron à Benjamin – Traducteurs, traductions, réflexions*, Presses universitaires de Lille, 1992, coll. Étude de la traduction.

Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger – Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Gallimard, Paris, 1984, Les essais CCXXVI.

Antoine Berman, « Elmar Tophoven », in *TransLittérature* n° 10, hiver 1995. Dans ce même numéro 10, voir l'article d'Elmar Tophoven lui-même, « La traduction transparente ».

Maurice Blanchot, *L'Amitié*, Gallimard, 1971.

Pierre Deshusses, *Littérature allemande*, Dunod, Paris, 1991.

Michel Espagne, « Wohltuendes Chaos : Frankreichs Entdeckung – des Sturm und Drang und der idealistischen Philosophie », in *Mariane und Germania 1789-1889 – Frankreich und Deutschland, zwei Welten, eine Revue*, édité par M. L. von Plessen, Berliner Festspiele GmbH, Argon, 1996.

Anne-Marie Pailhès, « Die Beziehungen zwischen der DDR und Fran-

reich in den 70er und 80er Jahren: zwischen Herabsetzung und Idealisierung », *La Clé des Langues*, 2014 (Lyon: ENS LYON/DGESCO). ISSN 2107-7029. La plupart des données qui concernent la RDA proviennent de cet article.

Jean-Louis de Rambures, « Réception littéraire », in *Au jardin des malentendus – Le commerce franco-allemand des idées*, textes édités par Jacques Leenhardt et Robert Picht, Actes Sud, Arles, 1990.

Jean-Louis Schlegel, « Sur la traduction de la philosophie allemande », in *Préfaces* n° 7, avril-mai 1988, « Dossier : Les enjeux de la traduction ».

George Steiner, *Après Babel*, Bibliothèque Albin Michel des idées, Paris, 1978, traduit de l'anglais par Lucienne Lotringer.

Henri Van Hoof, *Histoire de la traduction en Occident*, Bibliothèque de linguistique, Duculot, Paris, 1991, p. 214.

TransLittérature remercie le Centre national du livre, le Bureau international de l'édition française, la Frankfurter Buchmesse, le Goethe-Institut, le Syndicat national de l'édition, ainsi que Monsieur Jean Mortier, la Librairie allemande et la librairie Buchladen pour toutes les données et informations qu'ils nous ont gracieusement communiquées.